MERIEM MIALDEA

DANS LES ENTRAILLES DU PUZZLE

Meriem Mialdea

Dans les entrailles du puzzle

© Meriem Mialdea, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2202-7

Couverture : Ismail Kamli

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages décrits dans ce roman empruntent à la fiction. Si vous reconnaissez l'un d'entre eux, cela est sans doute le fruit du hasard.

« La vie est passée avant qu'on ait pu vivre. »

Victor Hugo

Le retour au village

La lumière du soleil matinal éclaire le visage de Léa laissant apparaître au grand jour ses traits tirés et ses yeux rougis. Contrairement à ses habitudes, elle est sortie de chez elle sans maquillage. Il est à peine neuf heures et la ville est déjà en effervescence. La rue s'agite, les gens allant et venant dans tous les sens, d'un pas vif et assuré. L'espace grouille de monde. L'atmosphère fourmille d'énergie. Les uns se pressent en direction de bouches de métro, aspirés d'un coup dans les profondeurs abyssales d'une vie souterraine tout aussi intense. Comme des taupes qui s'éclipsent de la surface de la terre pour s'affairer dans des entrailles obscures. D'autres se prélassent en terrasse en tentant vainement de suspendre le temps autour de leur premier café du matin. Léa est un fragment de cette immense fresque urbaine. Elle l'ignore, et pourtant, sa présence s'ajoute à cette divine comédie. Son pas se fond dans cette marche des temps modernes. Sa silhouette se mêle à ces milliers de figurines qui s'adonnent sans le savoir à une scène giga de *Playmobil*. Léa finit, elle aussi, par disparaître dans l'une de ces bouches métropolitaines pour en ressortir quelques mottes de béton plus loin, à l'air libre. Elle a rejoint la gare du Nord pour le Paris-Amiens de dix heures.

La façade de la gare est couverte d'une immense bâche publicitaire qui célèbre la marque d'un légendaire téléphone portable. Un slogan *Braquez votre objectif sur le monde, goûtez le plaisir d'être libre !* vante les prouesses technologiques de son appareil photo dernier cri. Léa sourit. Elle ne peut s'empêcher de penser que ces quelques mots lui sont adressés, que l'objectif la désigne, qu'il lui confie une mission, celle de l'audace et du courage. Une vie rêvée qui s'affiche là devant elle, sur cet imprimé géant d'une dizaine de mètres. Elle entre dans cette gare comme on accède à une promesse où tout est possible et où rien n'est

interdit. Léa monte dans le premier wagon du train pour Amiens et s'installe côté fenêtre. Elle pose sa tête contre la vitre puis laisse libre cours à ses pensées, incapable de se raccrocher à l'une d'entre elles. Sa respiration, lente et régulière, peine à la débarrasser d'un trop-plein qui l'emplit depuis la veille. L'effet énergisant du slogan publicitaire quelques minutes plus tôt s'est dissipé. Malgré ses tentatives de lâcher prise, elle est agitée, préoccupée par les raisons de son voyage. En s'éloignant de la ville, le train prend de la vitesse avant de filer à toute allure et s'enfoncer dans les plaines verdoyantes d'une rase campagne. Il trace son chemin avec une toute puissance que Léa voudrait imiter en s'offrant pareillement une destinée sans virages et sans feux rouges. Elle se surprend à s'identifier à ce train même s'il n'est rien de moins qu'un objet bruyant, une carcasse géante, un tas de ferrailles. À chaque gare, le train se déleste d'une partie de ses voyageurs pour en accueillir de nouveaux. Le géant de fer, vibrant d'impatience, regagne alors de la vitesse comme pour impressionner ses nouveaux passagers. Léa envie sa force. Elle aussi voudrait s'alléger de ce qui l'encombre et trouver matière à se régénérer.

Le ciel bleu a fini par laisser la place à la grisaille. Les quelques nuages blancs sont devenus gris sous l'effet d'une obscurité soudaine. Ils recouvrent désormais le ciel comme s'ils voulaient faire tomber le rideau sur une énième journée sans importance. La pluie vient de faire son apparition. Des gouttes d'eau s'écrasent le long des vitres et sous l'effet de la vitesse, finissent en mini flaques brouillant la vue sur les paysages qui défilent. Tout cela, à l'indifférence générale des passagers qui n'ont visiblement qu'un seul objectif en tête, arriver le plus vite possible à la destination qu'ils ont achetée en quelques clics sur Internet. Alors les malheureux tentent désespérément de tuer leur ennui au fond d'un écran, certains tenus en haleine par des films d'action, d'autres pianotant nerveusement des textos sur leur mobile, d'autres encore tentant de se concentrer sur d'interminables tableaux excel quand des malotrus, assis à côté d'eux, transgressent éhontément les codes de la courtoisie en déballant leur vie au

téléphone. Dans ce train, des rescapés du siècle des lumières lisent un livre, côtoyant des lecteurs infatigables du *Monde*, ce journal devenu un immense papier buvard qui déteint sur les doigts, au grand dam de son armée de journalistes triés sur le volet. C'est à peu près ce que pourraient penser les quatre adolescents au fond du wagon, la face aspirée par l'écran de leur portable. Croient-ils jouer ensemble quand en réalité, c'est leur téléphone qui se joue d'eux. Et puis il y a ceux qui ne cochent aucune case, ballotés entre deux époques et qui feuillettent avec nonchalance les pages épaisses d'un magazine au papier glacé. Léa observe ce monde peuplé d'inconnus, effrayés sans doute à l'idée de se dévoiler, des inconnus qui s'évitent, saisis d'une indifférence aussi vertigineuse que contagieuse. Dans cet espace d'à peine vingt mètres carrés, le monde déballe ce qu'il a de plus menaçant et de plus déconcertant. Mais pour Léa qui l'observe attentivement, c'est la sensation étrange qu'il la détourne de ce qui la préoccupe. Elle imagine même que ce qui guette le monde n'est peut-être rien à côté de ce qui la guette elle. Le chaos extérieur pourrait-il apaiser son chaos intérieur ?

Ce trajet Paris-Amiens, Léa l'a déjà parcouru des dizaines de fois, avec à chaque fois l'impression joyeuse de s'être délestée de ses carcans, d'avoir estompé les souvenirs d'une vie autrefois ennuyeuse, d'avoir ouvert sans crainte les parenthèses du passé. Mais cette sérénité s'est tue en elle. Il flotte dans l'air un drôle de pressentiment, un quelque chose qui lui foutrait presque le cafard, comme une prémonition que le malheur rôde mais tarde à surgir. La sensation de l'inéluctabilité d'un truc qui pourrait advenir. Léa sent une angoisse qui prend sa source dans le bas de son ventre et infuse dans tout son corps. Un nœud dont elle ne distingue ni la forme ni le volume enfle au fond de sa gorge et ralentit le rythme de sa respiration. Son destin est là, telle une montagne à gravir qui s'impose sur son chemin comme le passage obligé pour une vie d'après. À mesure que le train approche d'Amiens, son intuition se fait plus distincte, l'angoisse se fait plus vive, l'air est plus oppressant et le spectre de l'inconnu

plus certain.

Au bout d'une heure, le train s'est déjà vidé d'une bonne partie de ses passagers si bien que dans le wagon de Léa, on les compte désormais sur les doigts d'une main. Arrivé à la gare d'Amiens, le train s'arrête net, éructe un dernier coup de frein comme pour signifier son terminus. Secouée par ce mouvement aussi sec que soudain, Léa sent son ventre se contracter d'un coup. Une boule d'angoisse éclate comme un bouton plein de pus. Elle se sent barbouillée de ce jus infâme qui tapit maintenant le fond de son estomac. Elle a mal. Elle a l'impression d'entendre une petite voix intérieure qui lui chuchote *"Ça y est. Tu y es !"* À moins que ce ne soit ce farceur de train qui lui ordonne de descendre.

Une fois à quai, Léa est happée par une foule qui se presse vers la sortie, impatiente de pouvoir retrouver un ami, des parents ou même un taxi. La gare se vide aussi vite qu'elle se remplit de voyageurs tout neufs, ravitaillés par les trains à longueur de journée. Le regard de Léa se perd entre des amants qui s'embrassent sans pudeur, des parents tout excités d'accueillir leur progéniture partie vivre à la capitale, des jeunes qui se retrouvent, leurs sacs à dos chargés de canettes de bières, parés pour faire la fête à ce samedi soir. Léa se sent bousculée de toutes parts et s'agace de toute cette agitation qu'elle juge superflue.

Personne n'attend Léa. Elle-même n'attend personne. Au beau milieu de cet écrin de vie, elle manque d'air. Elle prend une longue inspiration pour se remplir d'oxygène. Voyant que cela la libère, elle renouvelle l'opération plusieurs fois, à l'écoute de son corps et de ses sensations. Elle a appris cela dans ses séances de méditation pour accueillir l'instant présent. Elle essaie de mettre à distance ses pensées toxiques, se dit qu'elle est épuisée par son rythme de vie, qu'elle a simplement besoin de repos. Elle a beau vouloir leurrer son cerveau par des images douces et apaisantes, elle perçoit dans les ténèbres de son esprit un

lancinant tic-tac. Ne serait-ce pas son destin qui serait venu la chercher à la gare ?

En Picardie, le temps est d'humeur maussade. Léa a l'habitude de cette grisaille. Un crachin fin, désagréable, bouche l'horizon. Elle couvre sa tête d'un foulard qu'elle a toujours au fond de son sac et accélère le pas pour atteindre au plus vite l'arrêt de bus. Un panneau lumineux annonce le prochain bus vert d'ici une demi-heure. Le samedi, les transports sont si rares que ce temps d'attente relève du miracle. Elle a quitté Paris sans se préoccuper de ce genre de détails qui peuvent flinguer une journée. Elle en profite pour prendre un café en face de la gare et observer les passants qui pressent le pas sous une pluie désormais battante. Le bus est à l'heure, ce qui lui garantit d'arriver au village vers midi. Le chauffeur la salue quand elle monte dans l'autocar. Elle se rappelle qu'en province, les gens se disent bonjour même sans se connaître. Elle s'installe au fond pour être tranquille. Après trente minutes de trajet dans les tréfonds de la campagne picarde, le bus la dépose à l'entrée du village. D'ordinaire, sa bourgade est déserte mais avec ce temps de chien, autant dire que l'ambiance est plutôt celle d'un cimetière militaire. À l'heure du déjeuner, c'est plus triste encore car la plupart des commerces affichent leur écriteau *fermé* jusqu'à au moins quinze heures. Elle a l'habitude. Elle a vécu dans le village jusqu'à ses vingt-trois ans. Mais la désertification des campagnes s'est accélérée depuis son départ. La plupart de ses anciens camarades de classe ont préféré la ville. Au départ pour aller au lycée, puis parfois à l'université mais le plus souvent pour travailler et fonder une famille. Seuls les touristes semblaient encore trouver du pittoresque à ces villages vidés d'eux-mêmes. Léa avait si souvent croisé des autocars d'Anglais émerveillés de tant de vieilles pierres au milieu d'une verdure sans fin. Ces voyageurs d'outre-Manche qui faisaient les affaires des supermarchés du coin, voyant là une belle occasion d'écouler leurs stocks d'alcool. Mais ce qu'il restait surtout des villages, c'étaient les personnes âgées, terrées chez elles à regarder la télévision quand elles n'étaient pas à la supérette

où elles se pressaient très tôt le matin pour être certaines d'avoir du choix. Torturée par l'ennui, Léa avait fini par quitter son village natal. Celui-ci avait beau être traversé par de jolis vallons, les murs de ses maisons avaient beau arborer de jolies pierres qui lui donnaient un charme fou envié par les Anglais, sa douce tranquillité avait beau faire l'attrait des Parisiens en mal de silence, son village était sur le point d'être déclaré mort.

En traversant un champ, Léa a la désagréable sensation que ses pieds s'enfoncent dans la boue, signe qu'il a plu abondamment ces dernières heures. Ses chaussures de ville sont maculées d'une terre liquide marronâtre. La vue n'est pas du meilleur effet. Elle peste un coup. Quand elle arrive devant la maison familiale, son cœur se met à battre si fort qu'elle croit qu'il va s'arrêter. Elle passe le petit portillon pour traverser la cour et rejoindre la porte d'entrée. En s'avançant, les gravillons se mettent à craquer sous ses pas. Elle se souvient que petite, elle adorait jouer avec ces milliers de petits cailloux gris que ses yeux d'enfants voyaient comme un immense trésor. Mais là, elle n'a qu'une envie, étouffer le bruit de cette maudite caillasse et approcher le plus discrètement possible, au cas où elle aurait décidé, au dernier moment, de tourner les talons. Mais chaque pas sonne un peu plus l'alerte et elle sait qu'à tout moment, on peut la surprendre. L'air se fait plus lourd. Il se raréfie. Sa respiration est de plus en plus saccadée. Quand elle atteint la porte d'entrée, elle s'immobilise pendant quelques secondes. Elle expire un coup comme pour évacuer une bonne fois pour toute l'angoisse et chercher au plus profond d'elle un reste de courage. Elle finit par poser son doigt sur la sonnette, s'attarde encore un peu. Puis elle la presse comme on presse sur une gâchette. À cet instant, ce geste d'ordinaire anodin est pour elle d'une gravité exceptionnelle. Elle qui d'habitude entre sans frapper, se comporte comme une étrangère. À l'instinct, comme un pressentiment. Elle entend des pas qui approchent, un corps qui se colle contre la porte et l'œillette du judas qui se soulève. *"C'est moi"* souffle-t-elle tout doucement. L'ouverture de la porte contracte une énième fois son estomac qui